

Artistes

L'EXPÉRIMENTATION JOYEUSE DE MARIE LOSIER

Pour son premier *solo show*, à la galerie Anne Barrault, à Paris, la cinéaste et plasticienne Marie Losier propose une plongée dans son univers fantasque et protéiforme.

PARIS. Depuis la rue des Archives, des rideaux, ornés d'yeux, masquent la vitrine de la galerie Anne Barrault. L'austère *white cube* se mue, sous l'influence de Marie Losier, en un théâtre d'ombres gai et interlope. À l'intérieur se déploie un ensemble d'œuvres (dessins, films et films d'animation, sculpture en silicone, boîtes à films, etc.) qui révèle au public parisien la diversité des pratiques de l'artiste, née en France en 1972, mais qui a longtemps travaillé aux États-Unis.

Ainsi, un grand mural, composé d'un dessin tracé à la peinture à l'huile sur plusieurs feuillets de papier de riz assemblés à la manière d'un collage, ouvre l'exposition. Il représente une femme sans tête aux dimensions imposantes, nue et enceinte de caméras et de pellicules, qui donne naissance à un court métrage. « *Une sorte d'auto-portrait* », confie Losier. Ce « *dessin articulé* » sert d'écran à un film 16 mm qui apporte à l'installation rythme et couleur. La pièce constitue une synthèse de la vision profondément cinématographique de l'artiste, où tout est mouvement, montage et projection. Outre les dessins de grand format exécutés ces dernières années, Losier a également fabriqué des boîtes, lointaine évocation des lanternes magiques, au sein desquelles elle fusionne, sans jamais se prendre au sérieux, mise en scène, arts graphiques et rushes puisés dans ses propres archives.

NEW YORK, NEW YORK

Au cœur du travail de Marie Losier figure le portrait. Quand la jeune femme débarque au Hunter College, à New York, dans les années 1990, une bourse de thèse en littérature comparée en poche, elle choisit de suivre les cours de peinture, de céramique et de photographie plutôt que de lettres, lasse de l'approche théorique qu'implique la recherche académique. Un de ses professeurs, le peintre Peter Hristoff, lui enseigne la technique du monotype, qui l'enchantait et la libère de ses complexes d'autodidacte. De cette époque datent ses premiers portraits sur papier. Le dramaturge Richard Foreman, dont elle devient la collaboratrice en concevant pour lui costumes et décors, l'introduit dans le milieu du septième art d'avant-garde. Nouvelle bifurcation et non des moindres.

Cinéphile dès son plus jeune âge, Marie Losier fait une série de rencontres déterminantes avec les réalisateurs expérimentaux Tony Conrad, Jonas Mekas et les frères Kuchar, ou encore avec l'artiste Tony Oursler. Mike Kuchar, qui, avec son jumeau George, a participé à l'émergence d'un cinéma *underground* dans l'Amérique d'après guerre, l'initie à la caméra Bolex (connue pour sa qualité et sa maniabilité, cette caméra nécessite un changement de bobine toutes les trois minutes environ). Elle poursuit son exploration du portrait, prenant désormais la pellicule comme support de ses « *tableaux vivants* », tous dictés par l'amitié et traversés avec vivacité par les émotions des protagonistes. C'est le début d'une production importante de courts métrages. Losier invente une esthétique loufoque et burlesque, marquée par la fantaisie de Georges Méliès, l'âge d'or de la comédie musicale hollywoodienne, un certain humanisme fellinien, mais aussi l'humour *camp* des frères Kuchar et de leurs suiveurs, à l'exemple de John Waters. Ces expérimentations suscitent peu à peu l'intérêt des festivals et des institutions (le Museum of Modern Art, à New York, a fait l'acquisition en 2018 de l'ensemble de ses films).

LE GOÛT DES AUTRES

Au début des années 2000, Marie Losier entreprend le tournage de ce qui sera son premier long métrage. *The Ballad of Genesis and Lady Jaye* (2011) est un portrait croisé

de Genesis P-Orridge, pionnier de la musique industrielle, et de sa compagne Jacqueline Breyer, tous deux engagés dans un processus de chirurgie plastique « *pandrogyne* » : à savoir devenir les parties complémentaires d'un être unique. Le film recevra le grand prix au festival IndieLisboa (Lisbonne) et, dans le cadre de Cinéma du réel, Festival international de films documentaires (Paris), le prix Louis-Marcocelles et le prix des bibliothèques.

Marie Losier parvient à raviver une longue tradition du portrait expressionniste, depuis Egon Schiele, qu'elle admire, jusqu'à Alice Neel.

Une même fascination pour la créativité de ses modèles et un goût similaire pour l'exploration d'autres mondes que le sien transparaissent dans le deuxième long métrage de Losier, *Cassandro, the Exotico!* (2018), une plongée dans la vie flamboyante et tragique du roi des catcheurs travestis, Saúl Armendáriz. De retour en France depuis quatre ans, Losier occupe un atelier à la Cité des arts, à Paris, où elle dispose d'un espace suffisant pour renouer avec le dessin. Elle exécute de nouveau de nombreux portraits de son entourage. On croise ainsi le visage des actrices Vimala Pons, Joana Preiss et Elina Löwensohn, des réalisateurs Claire



Marie Losier, *April March*, 2016, peinture à l'huile sur papier de riz. Courtesy galerie Anne Barrault

Doyon et Bertrand Mandico, de la musicienne April March ou encore du vidéaste David Legrand – la plupart sont aujourd'hui visibles sur les cimaises de la galerie Anne Barrault. Après une séance de pose d'environ une demi-heure, l'artiste ajoute ce que l'on appelait autrefois les « *attributs* » et qu'elle nomme, en cinéaste, les « *accessoires* » (chapeaux, masques, animaux, bijoux, pipes, etc.). Souvent en buste, ces compositions exaltent l'intensité des regards et exacerbent la gestualité des modèles. Marie Losier parvient dès lors à raviver une longue tradition du portrait expressionniste, depuis Egon Schiele, qu'elle admire, jusqu'à Alice Neel.

CAMILLE VIÉVILLE

« *Marie Losier. Eat my Makeup!* », 11 janvier-22 février 2020, galerie Anne Barrault, 51, rue des Archives, 75003 Paris, galerieannebarrault.com

Trois questions à... Anne Barrault

Défendez-vous une ligne au sein de la galerie ?
Non, je n'ai pas de ligne, je construis au jour le jour. Il est important, après vingt ans d'activité, de ne pas s'enfermer, de se laisser surprendre. C'est pour cela que j'aime faire appel à des commissaires extérieurs, qui empruntent des voies que je n'aurais pas prises moi-même.

Comment avez-vous découvert le travail de Marie Losier ?

J'ai d'abord vu ses films, puis j'ai remarqué ses dessins et ses installations en 2018, à l'occasion de son exposition « *Hello Happiness!* » organisée au BBB centre d'art (Toulouse) dans le cadre du festival d'art contemporain Le Printemps de septembre. Je lui ai alors proposé de présenter son travail à la galerie, l'occasion pour elle de montrer de nombreuses pièces inédites dans un contexte nouveau, après ses rétrospectives au MoMA (New York) et au Jeu de Paume (Paris), et son exposition aux côtés de Pauline Curnier-Jardin à la Fondation d'entreprise Ricard (Paris), en 2018-2019.

Quels sont les prochains événements organisés par la galerie ?

Je prépare une exposition personnelle de David B. autour du travail d'André Breton (29 février-28 mars), puis nous fêterons les 90 ans de Daniel Spoerri (4 avril-9 mai), avant d'accueillir un nouveau *solo show* de Stéphanie Saadé (14 mai-27 juin).

